

# Fille(s) et mère(s) dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*

Marie-Françoise Lemonnier-Delpy  
Université de Picardie

« Une dépendance chérie et détestée »  
*Une Mort très douce*

**1/Vaste sujet qui peut être considéré comme un des éléments structurants de l'autobiographie.** En effet le récit d'enfance et l'autobiographie consacrent une part importante aux relations familiales. Certains récits d'enfance sont exclusivement centrés sur le rapport à la mère ou au père. Ils prennent alors la forme d'une enquête pour savoir qui était véritablement la mère ou le père, interrogent leur histoire, les non-dits familiaux et leurs impacts sur l'éducation et la relation filiale. Ils peuvent aussi être hommage (Colette, Cohen, Pagnol, Gary, Emile Ollivier...) ; ils peuvent également mettre en accusation le parent présenté (Violette Leduc<sup>1</sup>, Bazin). Dans l'univers romanesque abondent les images de mères castratrices ou sublimes, dont les contes de fée donnent aussi une image, de marâtres mais aussi de mères protectrices généralement incarnées par les fées qui viennent en quelque sorte occuper cette fonction maternelle par substitution. Il peut enfin y avoir examen plus sociologique et politique de la figure du père ou de la mère présentée comme représentante d'un ordre moral, représentatif de schéma(s) d'éducation et de relation dicté(s) par la société ou par la religion. Il peut enfin y avoir silence, évacuation précoce des parents.

**2/ Question à prendre dans toute son extension (conformément au pluriel du titre).** D'une part, il n'y a pas une relation fille/mère mais plusieurs illustrées par différents personnages : Simone et sa mère, sa sœur et sa mère, Zaza et sa mère mais aussi en arrière-plan ce que Simone de Beauvoir appelle « la confrérie des mères »<sup>2</sup> face à la société ( la ronde) des petites filles ou des jeunes filles, et même, de manière moindre, des filles mariées devenues femmes, mères et/ou épouses et face à la confrérie/ la caste des pères. Ces différents cercles n'ont rien d'uniforme mais ils sont

---

<sup>1</sup> Violette Leduc, que Simone de Beauvoir a soutenue dans son existence et son œuvre offre en effet l'exemple des conséquences que peuvent avoir les rapports mère/fille sur l'existence et l'être de la fille. On songe à *La Bâtarde* et à la fameuse première phrase de *L'Asphyxie* : « Ma mère ne m'a jamais donné la main », déterminante dans l'histoire de Violette Leduc.

<sup>2</sup> On a un terme pour qualifier la communauté des mères, apparemment sans équivalent pour nommer celle des pères. En revanche Simone de Beauvoir emploie le terme de « caste » dès lors qu'il s'agit d'opposer monde des femmes et monde des hommes : « Mon éducation, ma culture, et la vision de la société, telle qu'elle était, tout me convainquit que les femmes appartiennent à une caste inférieure » (191). Elle emploie également, dans ce même passage le terme d'« espèce ».

dans l'œuvre présentés comme les milieux de référence. Ainsi « la confrérie des mères » rejoint parfois ce qu'on pourrait appeler la « caste des pères » dans la « société des parents » où aucune distinction n'est faite.

Que doit-on traiter ici ? Juste le cas de Simone de Beauvoir ? Ne doit-on pas plutôt considérer que *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* sont d'abord les « Mémoires d'une fille rangée » et qu'à ce titre la situation décrite est représentative d'une situation généralisable (encore faudrait-il préciser les contours de cette généralisation) : auquel cas, traiter cette question à propos de la jeune fille qu'est Simone de Beauvoir revient à la traiter pour toute jeune fille d'un milieu proche... Invitation à observer les exceptions, les variations, les limites à cette généralisation, s'il y en a...

**3/ Question à prendre dans toute sa réduction (ordre des mots dans le titre de la leçon).** L'ordre filles/mères suggère la prééminence du regard des filles sur cette relation. Ainsi c'est le point de vue des filles et en l'occurrence celui de la mémorialiste qui prime. Le point de vue des mères n'est pas donné de manière immédiate : il est ce qu'en perçoit la jeune fille et la femme Simone de Beauvoir. Certes sa présentation ne se fait pas sans preuve : actes et paroles de la mère sont présentés comme des gages de la véracité des analyses. Il importera donc de regarder de près la matière de ces discours tenus par les mères comme par les filles entre elles et à propos de « l'autre ». Et les non-dits ou les silences qui les accompagnent. Par ailleurs la distinction entre fille et mère peut parfois être elle-même brouillée.

**4/ Question à prendre dans son contexte d'écriture (a) et dans la suite de son histoire :** *Mémoires d'une jeune fille rangée* (on pourrait aussi noter l'évolution du discours et des relations dans la suite de ce premier volume), *Le Deuxième Sexe* et *Une Mort très douce* d'une part, les Entretiens de Simone de Beauvoir d'autre part (b).

(a) Éléments qui vont conditionner l'écriture de cette relation : écrit rétrospectif et donc reconstruction, la présentation est tributaire de l'évolution de cette relation mais aussi de la lecture plus théorique qui en est faite. Psychanalyse, sociologie, études des structures de la parenté mais aussi modèles littéraires existants (évoqués en 1) sont autant de modes de lecture ou de relecture de sa propre histoire.

(b) Les éclairages fournis par le hors-texte et par le péri-texte sont intéressants car le texte des *Mémoires* s'est nourri d'autres textes (*Cahiers de jeunesse*, *Le Deuxième Sexe* notamment, sans compter la matière romanesque) et surtout est suivi de commentaires et de réécriture au sujet de la relation Filles/mères. En grande admiratrice de Leiris, Simone de Beauvoir, ne renierait pas qu'on puisse jeter comme elle un regard rétrospectif sur cette écriture, toujours en mouvement. Notons sommairement qu'elle dit *avoir tout dit* ici et reconnaît *n'avoir pas tout dit* là. C'est particulièrement vrai au sujet du rapport fille/mère.

#### 4.1/ Les Mémoires et Le Deuxième Sexe

Dans le cas des *Mémoires*, l'écriture de cette relation s'inscrit dans un ensemble qui est celui des livres écrits avant celui-ci. Sans être prisonnier du cadre pratiqué par Sartre ou Camus (conjuguant essai philosophique, roman ou nouvelle et théâtre), on retrouve chez Beauvoir la présence d'une trilogie : essai, roman, autobiographie. Ce jonglage entre des genres différents a une importance dans la conception, le rythme de l'écriture et son ordre. Par ailleurs, comme le rappelle Eliane Lecarme-Tabone dans la notice de l'édition de la Bibliothèque de La Pléiade (1222), la lecture de *L'Âge d'Homme* « qu'elle dit aimer, conforte par la légitimation qu'il apporte au genre, l'envie qu'elle éprouve en juin 1946, de parler d'elle-même. » Eliane Lecarme-Tabone<sup>3</sup> poursuit plus loin son analyse : « Surtout, s'interrogeant sur sa vie et découvrant soudain la « condition féminine », Beauvoir se détourne alors de la confession personnelle pour écrire *Le Deuxième Sexe*, publié en 1949. Pause théorique féconde, la rédaction de l'essai permet à son auteur de préciser ce qu'elle partage avec ses consœurs et ce en quoi elle fait exception. On pourra dire par la suite que *Le Deuxième Sexe* et les *Mémoires d'une jeune fille rangée* doivent se lire en miroir. » (1222-1223)

Danièle Sallenave dans *Castor de guerre*<sup>4</sup> explique l'importance de cet ordre d'écriture, la réflexion née à la fois des lectures, de l'expérience et de l'analyse précède l'écriture mais des ponts relient les deux formes : le vécu personnel est ainsi exemplifié dans *Le Deuxième Sexe* avant qu'on ne trouve dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* la même chose. Danièle Sallenave note en outre que l'écriture du *Deuxième Sexe* s'inscrit dans un contexte de non-implication, ce que la lecture des *Mémoires d'une jeune fille rangée* contredit : *Le Deuxième Sexe* révèle donc tout un contexte que les *Mémoires* mettent en scène sans les ignorer :

Mais pour bien comprendre le sens et la démarche de ce livre, il faut le rapatrier dans le cœur brûlant du projet où il a pris naissance. Et faire ressortir le paradoxe qui lui a donné naissance : ce livre a été écrit par quelqu'un qui n'avait pas souffert de la condition faite aux femmes ; par quelqu'un qui ne s'était même jamais arrêté sur l'idée que la condition faite aux femmes avait pu infléchir sa destinée. (...) Le livre s'impose à elle dans le développement sûr et continu de son propre projet « existentiel » : « parler de soi »

Danièle Sallenave propose donc non un simple schéma de développement logique mais bien l'insertion du projet théorique dans la démarche autobiographique de connaissance et de compréhension de soi : « Venant «à la place» du projet autobiographique, en un sens profond, philosophique, *Le Deuxième Sexe* en garde la trace, et lui-même se retrouve ensuite en miroir dans Les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Les deux

---

<sup>3</sup> Voir également : Eliane Lecarme-Tabone, « Essai et autobiographie : du *Deuxième sexe* aux *Mémoires d'une jeune fille rangée* », *Les Temps Modernes*, n° 654, 2009, p. 1-21.

<sup>4</sup> Danièle Sallenave, *Castor de guerre*, Paris, Gallimard (NRF), 2008.

livres sont en écho : mais c'est *Le Deuxième Sexe* qui lance de fait la machine autobiographique<sup>5</sup>. » La comparaison confirme ce rapprochement. *Le Deuxième Sexe* montre comment les femmes sont préparées à la docilité : « le corps est l'instrument de notre prise sur le monde » (*Le Deuxième Sexe*, T.1, 71), livre une réflexion sur le corps, sur la masturbation des petites filles, masturbation réprimée et sur la sexualité. Danièle Sallenave en vient à la conclusion que le portrait de la « femme mariée » et de la « mère » occupe une place centrale dans cet ensemble.

Cette antériorité de l'essai qu'est *Le Deuxième Sexe* engendre-t-il un systématisme du jugement ? Sur son jugement sur les femmes en général, Simone de Beauvoir reconnaîtra plus tard qu'elle s'est montrée excessivement sévère avec elles : elle dit les avoir « globalement (jugées) incapables de faire preuve d'indépendance » comme le souligne Danièle Sallenave (*Castor de guerre*, 355).

**4.2/ À cela s'ajoute un autre volet : L'écriture tardive d'Une Mort très douce** où la position à l'égard de la mère malade (et comme infantilisée de ce fait) modifie radicalement le rapport et le jugement. C'est même alors que le fameux retour au Même dont parle Béatrice Didier se réalise vraiment (« fascinant retour au Même ou plutôt à la Même »)<sup>6</sup>. Le portrait de sa mère, dans *Une Mort très douce* présente des aspects qui ne figurent pas dans les *Mémoires* ou insiste sur certains traits du personnage : « Riche d'appétits, elle a employé toute son énergie à les refouler et elle a subi ce reniement dans la colère. Dans son enfance, on a comprimé son corps, son esprit sous un harnachement de principes et d'interdits. On lui a appris à serrer elle-même ses sangles. En elle subsistait une femme de sang et de feu : mais contrefaite, mutilée et étrangère à soi. » (chapitre 2, 61). Dans *Une Mort très douce* et dans l'autoportrait que Simone fait d'elle, on est dans cette logique de rapprochement. Simone de Beauvoir redéfinit la relation passée : « Notre relation ancienne survivait donc en moi sous une double figure : une dépendance chérie et détestée ».

**4.3/ L'apport des entretiens accordés par Simone de Beauvoir : elle y dessine un schéma sur l'histoire de cette relation pour elle, la fille.**

Le discours que Simone de Beauvoir tient sur sa relation (Entretiens dans le livre de Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'Entreprise de vivre*<sup>7</sup>) dans le péri-texte :

- Simone de Beauvoir analyse cette relation en la faisant coïncider de manière presque parfaite avec un schéma freudien (que par ailleurs elle récuse ailleurs) : « je crois que j'ai eu une enfance, une adolescence absolument classiques, avec la fixation sur la mère, d'abord ; avec ensuite, très nettement, un complexe d'Œdipe et une fixation sur le père, accompagnée d'une grande jalousie par rapport à la mère ; puis une très grande déception dans l'âge ingrat, quand mon père, au fond, m'a "lâchée" ». Elle précise d'ailleurs, quand elle est poussée dans ses

<sup>5</sup> Suit la présentation des passages proches dans les deux livres, p. 343.

<sup>6</sup> On trouve sans doute davantage de profondeur d'analyse dans *Une Mort très douce*.

<sup>7</sup> Francis Jeanson, *Simone de Beauvoir ou l'Entreprise de vivre*, Seuil, 1966.

retranchements que « je me sentais presque en couple avec mon père quand j'avais onze ans ». Et elle clôt le chapitre : « Ça, c'était perdu ». Elle affirme du côté du père l'idée d'une perte irrémédiable : est-ce le cas avec la mère ?

-Elle note la spécialisation des tâches et des fonctions parentales : « elle représentait le côté contingent, en même temps que la dimension morale et religieuse d'ailleurs » ; lui « le côté intellectuel et l'ouverture au monde ».

-Elle met en lumière une évolution dont elle est responsable mais qu'elle dit « évidente » :

Oui, c'est bien certain : c'est elle qui a compté d'abord ; et quand il s'est mis à compter à son tour, elle comptait tout de même pour moi, mais, *évidemment*, mon attitude à son égard s'est faite plus hostile... De sorte que j'ai fini par me retrouver, en somme, *coupée* de l'un comme de l'autre, qui étaient tous deux *ligués* contre moi. [...] Par la suite, au contraire, c'est de la même façon qu'ils se sont ensemble opposés à moi ».

Dans son analyse, elle finit par les situer chacun et par les faire correspondre à un âge de la vie avec un schéma qui associe enfance, mère et comportement enfantin et attitude bêtifiante d'une part, intelligence et âge adulte. La cristallisation sur les livres d'enfants en est un exemple. Cette schématisation est claire : « Oui, en effet, je m'autorisais de mon père pour être intelligente et de ma mère pour rester une enfant ». La mémorialiste se construit non seulement dans l'opposition entre sa relation à son père et sa relation à sa mère, comme elle le souligne, mais aussi dans la complexité de la relation à sa mère qui est totalement ambivalente.

**Conclusion de ce préambule :** Ces éléments (partiels) permettent d'observer comment sont pensées la nature et l'évolution de cette relation. Ajoutons que Simone de Beauvoir, dans ces entretiens, donne un tracé sur lequel reposent les différentes déclinaisons de la relation fille/mère (pas seulement chronologiques, elles sont aussi concomitantes donc paradoxales).

On pourrait définir cette relation en interrogeant ses trois caractéristiques principales : une relation présentée comme centrale, évolutive et unique ; une relation d'amour, de complicité et de solidarité ; une relation d'autorité ; avant de montrer qu'elle est une relation fondée également sur le non-dit et le silence ce que résume le titre du chapitre de l'ouvrage de Laurie Corbin *The mother mirror : self representation and the mother –daughter relation in Colette, Simone de Beauvoir and marguerite Duras*, (P. Lang, 1996) : « Complicity and silence » : complicité et silence.

Tels seront les quatre volets de notre présentation.

## **I/ Une relation présentée comme centrale, évolutive et comme unique ?**

### **Relation centrale : Prédominance de la mère**

Dans *Mémoires d'une jeune fille rangée*, la société des mères tient une place importante. Les mères sont omniprésentes : outre sa mère, il y a les tantes et grands-mères, la mère de Jacques et celle de Zaza. C'est un monde très clivé car les enseignantes ne sont pas mères mais vieilles filles (demoiselles) ou religieuses. Il n'y pas une mère mais des mères mais elles partagent toutefois des caractéristiques communes elles sont chargées de toute l'éducation ou presque et en contrôlent le bon déroulement. Ainsi, elles se retrouvent à assister à la cérémonie du mercredi et du samedi au Cours Désir. Elles appartiennent à la confrérie des mères (sans équivalent du côté des pères) :

Nos mères installées sur des canapés de moleskine noire brodaient et tricotaient. (33).

Cette prédominance transparaît dans la littérature enfantine : Place des femmes et parmi elles des mères dans la littérature et les livres qu'elle lit : Simone y trouve confirmation de son expérience :

Mais dans la vie dans ma vie quotidienne, Louise, maman, ces demoiselles tenaient les premiers rôles. Madame de Ségur, Zénaïde Fleuriot prenaient pour héros des enfants et leur subordonnaient les grandes personnes : *les mères occupaient donc dans leur livre une place prépondérante. Les pères comptaient pour du beurre.* (75)

Elle fait d'ailleurs une réflexion similaire à propos de son père, en définissant le statut des mères dans la famille Beauvoir et aux yeux de son père : « C'était ma grand-mère qui incarnait pour lui la loi. Mon grand-père n'était guère capable d'assumer ce rôle. » (45). Malgré cela, le pouvoir est masculin et prévaut pour le père la conception « classique » de la domination masculine, idée entérinée par sa femme, la mère de Simone (p.50-51). Quant à la « *place prépondérante* » des mères (« place » qui se distinguerait du pouvoir, différence intéressante), conforme à la réalité observée par l'enfant, elle transparaît de manière révélatrice dans des livres de femmes pour enfants, lesquels livres font en outre des enfants leurs héros.

### **Relation évolutive : Evolution des relations filles/mères dans les Mémoires : Simone et sa mère, une relation ambivalente.**

L'évolution des rapports filles/mères/dans l'œuvre comporte divers aspects : un aspect quantitatif, un aspect que l'on pourrait dire qualitatif *id est* celui qui détermine le passage de l'harmonie à la fracture et au conflit ouvert avec un point d'aboutissement (temporaire) final marqué par un traitement différent du face-à-face avec la mère. Les deux aspects se rejoignent dans le traitement du sujet dans l'œuvre : Éliane Lecarme-Tabone

évoque un effacement de la mère dans la dernière partie, effacement qui correspond à l'alliance objective du père et de la mère : « Le père désormais fait front avec la mère et Simone ne parle plus que de ses parents. Leur présence à tous deux s'efface dans la dernière partie<sup>8</sup>. » Mais il convient d'ajouter que la problématique de la relation fille/mère ne disparaît pas, bien au contraire car elle est largement prise en charge par une autre illustration : celle de la relation entre Madame Mabelle et Zaza qui occupe la fin des *Mémoires*. Ce phénomène de substitution nous semble important : il prolonge la thématique, il relativise la notion de conflit mais il en montre aussi l'implacable et tragique logique. Il illustre ce que la dépendance fondée sur l'amour filial et inculquée par une éducation rigide et contraignante à tous points de vue peut engendrer.

On aurait ainsi tort de penser que l'étude du couple fille/mère n'est centrée que sur Simone et Françoise de Beauvoir ; elle se trouve enrichie et comme réfléchi dans d'autres situations traitées en mode mineur : observation (limitée à quelques exemples) des différents types de mère et de leur relation avec leurs différentes filles et avec leur fils, l'exemple de Jacques qui partage avec Simone un tempérament et féminin et masculin étant de ce point de vue intéressant par la comparaison qu'il offre.

Présence de cette thématique dans l'œuvre : on note un très grand nombre de mentions de cette relation mais avec des développements très différents : quelques passages longs sont consacrés à cette relation en ces différentes étapes et de nombreuses mentions brèves (un mot, un fragment de phrase, une phrase souvent suffisent qui reprennent des éléments déjà présents auparavant, le nuancent, le contredisent) rappellent la teneur de celle-ci.

### **Une relation unique. Y a-t-il des figures de substitution à celle de la mère, pour la fille ?**

**Les premiers portraits de la mère sont des portraits liés** : pas de portrait indépendant où elle ne serait vue que pour elle-même. Le portrait est d'autre part inséré dans un diptyque.

1/ P.11 La première évocation est celle qui est liée aux photographies et au récit familial : c'est donc une mémoire construite à partir de documents ou reprise de discours tenus sur le fonctionnement familial. La première image qui s'impose est celle d'une photographie de famille où rien ne distingue les parents du groupe auquel ils appartiennent puisque c'est une photographie collective du clan familial et non une photographie de l'intimité entre un couple et son premier bébé. Celle-ci apparaît en second et est réservée à la famille agrandie puisque sa mère tient sa sœur dans ses bras, on ne sait bien comment la photographie s'organise mais s'ébauche d'emblée une représentation où Simone est à part ; logiquement la suite du récit dans ce premier paragraphe des mémoires

---

<sup>8</sup> Éliane Lecarme-Tabone commente *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, Foliothèque, 2000, p.111.

porte sur ce statut de Simone<sup>9</sup> et sur le sentiment qu'elle ressent, sentiment de supériorité avec cette mise en relief de l'adjectif « la première ».

2/ Premier portrait personnel de la mère esquissé dans le cadre d'un diptyque Louise/ la mère (p.12) portrait dans lequel revient à Louise le rôle de veiller à la « sécurité quotidienne » de Simone et de sa sœur. Y a-t-il concurrence entre des figures féminines maternelles ? L'enfant recherche mystère et beauté ce dont, dit-elle, Louise est dépourvue pour sa part. Le portrait de Louise est le premier volet du portrait conjoint de ces deux figures « maternelles ». En fait plusieurs figures maternelles entourent l'enfant. D'autres figures de substitution, présentées comme telles apparaissent dans le cours des mémoires (cousines, amies) mais elles sont éphémères.

Louise est-elle un double de la mère ? Louise est-elle vraiment pensée et pensée pour elle-même<sup>10</sup> ? La présentation de Louise est associée à la sécurité quotidienne : elle la décrit comme d'humeur égale et d'une présence constante et nécessaire. D'emblée cette division de la figure maternelle oriente la suite de la relation. Dans tous les passages où il est question de Louise, elle intervient en premier quand il y a un groupe de sujets. Ainsi : « Louise, maman, ces demoiselles » ; « L'idée que Louise, ma sœur, mes parents pussent être différents ». À deux reprises, une autre bonne la remplace sans pouvoir effectivement la remplacer : elle est irremplaçable et fait figure d'élément central : « Louise revint à la maison. La vie reprit son cours ». Louise est-elle une figure maternelle ? Elle a un statut ambigu : elle est traitée comme une enfant : dans sa vie quotidienne, dans ses lectures (la mère de Simone lui enlève des mains *Claudine à l'école*, en décrétant qu'elle n'y a rien compris). Elle fait aussi la lecture à Simone, lecture de Madame de Ségur et de l'histoire d'Ourson notamment, épisode très intéressant sur lequel nous reviendrons. Mais par ailleurs elle manifeste la première un esprit critique à l'égard de sa « patronne », elle a des disputes avec elle (« elles se montaient » note la mémorialiste) et incarne dans sa dernière apparition dans le livre la condition sociale misérable des domestiques et des ouvriers que signifient un lieu, la chambre de bonne, et une situation tragique, son enfant décédé<sup>11</sup>. Louise apparaît ainsi comme la

---

<sup>9</sup> On remarque aussi que le nourrisson est assimilé à un poupon (et non poupée) comme pour généraliser et manifester d'emblée non l'intérêt qu'elle porte au nouveau-né mais au contraire son statut lointain, distant et sa définition par le masculin. Par la suite elle souligne qu'« elle ne s'est jamais changée en homme » (75)

<sup>10</sup> Louise est, semble-t-il, pensée comme un ange gardien.

<sup>11</sup> C'est elle qui par ses remarques fissure la vision idyllique que l'enfant se fait de ses parents : elle souligne l'excentricité de sa mère et les désaccords entre les parents ; Elle critique aussi l'éducation religieuse (« j'inventai toutes espèces de mortifications... Ces exploits agaçaient Louise »). Elle est en fait la première fausse note introduite dans cet ensemble. Tenue pour inférieure, elle incarne en fait un jugement et une façon d'être plus mesurés (elle semble telle à l'enfant, c'est une anti-mère puisqu'elle est « sans mystère ») elle montre que tout est socialement défini et codé. Elle a donc sa part dans la découverte par la narratrice de sa naïveté. La narratrice note d'ailleurs son refus premier de cette découverte (« je ne l'écoutais plus tout à fait avec la même docilité qu'auparavant ») et le refus d'une réalité cachée derrière les apparences : « L'idée que Louise, ma sœur, mes parents pussent être différents de ce qu'ils étaient ne m'effleurait pas » (p. 29). C'est aussi la découverte de la réalité sociale : la pauvreté et la misère, l'injustice la révoltent mais, note la narratrice dans un constat qui la condamne elle-même, « je finis par sécher mes larmes sans avoir mis en question la société ». (p.173)



*Marie-Françoise Lemonnier-Delpy,*  
« *Fille(s)-mère(s) dans Mémoires d'une jeune fille rangée* »

première des figures possibles de substitution, dont les *Mémoires* donnent d'autres exemples<sup>12</sup>.

---

<sup>12</sup> C'est le cas de la relation sororale, amicale. Mais ce n'est pas tout si l'on suit l'analyse de Barbara Klaw. Cf. *infra*, p. 24.

## II. Relation d'amour, de complicité voire de solidarité ?

L'amour que la fillette puis la jeune fille porte à sa mère (et que sa mère lui porte) ne cesse pas mais il entre en tension avec les autres facettes de la figure de la mère. La période non pas idyllique mais heureuse de la vie « entre ses parents » donne lieu ensuite à une forme de « nostalgie<sup>13</sup> » et de vision idéale de la micro-société familiale.

### Relation d'amour

Attardons-nous sur le premier portrait qui suit celui de Louise que nous venons d'évoquer :

Ma mère, plus lointaine et plus capricieuse, m'inspirait des sentiments amoureux : je m'installais sur ses genoux dans la douceur parfumée de ses bras, je couvrais de baisers sa peau de jeune femme ; elle apparaissait parfois la nuit, près de mon lit, belle comme une image dans sa robe de verdure mousseuse ornée d'une fleur mauve, dans sa scintillante robe de jais noir. Quand elle était fâchée, elle me « faisait les gros yeux » ; je redoutais cet éclair orangeux qui enlaidissait son visage ; j'avais besoin de son sourire.  
(12)

Ce portrait nous plonge dans un univers magique et merveilleux (de conte de fées) surtout par les détails vestimentaires, l'apparition nocturne. Il mêle les notations psychologiques du début et de la fin et des notations physiques sur la beauté et le mystère maternels. Déclaration d'amour et image de toute puissance : beauté et autorité rendent l'enfant prisonnier de cette figure. Adoration et crainte mêlées. Ce premier portrait dispose des éléments essentiels qui sont repris ensuite : quand il est question du corps, de la sexualité et du trouble que le corps féminin provoque chez la narratrice (p.79), trouble qui renvoie au corps de la mère : « Pourtant, j'avais connu la douceur des bras maternels » alors qu'elle s'étonne du peu de place qu'elle accorde à la chair ( « Dans mon univers, la chair n'avait pas droit à l'existence », p.79) et développe de manière sibylline l'évocation de sa propre attitude.

L'attachement se mesure à la souffrance engendrée quand il y a incompréhension et conflit mais aussi à la jalousie à l'égard de sa sœur (désir d'exclusivité de l'amour des parents contrarié et pas seulement dans le schéma œdipien, à l'égard du père). En même temps, l'attachement au père et à la mère conditionne la vision du monde. C'est ce que souligne Simone de Beauvoir dans un passage comparatif où elle évalue l'influence de ce sentiment sur la vision du rapport homme/femme :

Mon éducation, ma culture, et la vision de la société telle qu'elle était, tout me convainquait que les femmes appartiennent à une caste inférieure ; *Zaza en doutait parce qu'elle préférerait de loin sa mère à Monsieur Mabille ; dans mon cas au contraire, le prestige*

---

<sup>13</sup> « Tout en détestant les routines bourgeoises, je gardais la nostalgie des soirées dans le bureau noir et rouge, au temps où je n'imaginai pas pouvoir jamais quitter mes parents. » (p.274)

*paternel avait fortifié cette opinion : c'est en partie sur elle que je fondais mon exigence. Membre d'une espèce privilégiée, bénéficiant au départ d'une avance considérable, si dans l'absolu un homme ne valait pas plus que moi, je jugerais que relativement il valait moins : pour le reconnaître comme mon égal, il fallait qu'il me dépassât.* (191-192)

On observe ici la manière dont le raisonnement d'abord tourné vers une appréciation générale de la domination d'un sexe sur l'autre se mue, une fois appréhendé à l'échelle personnelle, en un renversement : profitant pour ainsi dire d'un avantage de naissance, l'homme le perd aux yeux de la jeune fille. L'affection ou l'admiration pour le père plus que pour la mère détermine sa vision de l'égalité entre les sexes. L'affection plus grande portée à la mère détermine l'idée chez Zaza qu'elle n'est pas inférieure à l'homme ; la perception de leur statut différent par Simone de Beauvoir engendre l'idée que l'homme égal est en fait inférieur.

Quant aux sentiments éprouvés par la mère, c'est dans *Une Mort très douce* qu'elle qualifie le mieux l'attachement qu'elle voue à ses filles : « Son amour pour nous était profond en même temps qu'exclusif et le déchirement avec lequel nous le subissions reflétait ses propres conflits ». (56)

### **Relation de complicité**

C'est dans le contexte de la religion et de la guerre notamment (où s'impose une société de femmes) que cette complicité s'exprime. La mère apparaît comme l'intercesseur entre l'enfant et le monde : c'est elle qui l'initie à la religion :

Dès que j'avais su marcher maman m'avait conduit à l'église Elle m'avait montré en cire, en plâtre, peint sur les murs, des portraits du petit Jésus du bon Dieu, de la Vierge, des anges dont l'un était, comme Louise, spécialement affecté à mon service. (16)

Avec la guerre, les liens se resserrent : « Désormais maman m'emmena trois fois par semaine communier à Notre-Dame Des Champs » et débouchent sur ce que Simone de Beauvoir nomme « pieuses complicités » (43) :

Ces pieuses complicités resserrèrent mon intimité avec maman. Elle prit nettement dans ma vie la première place. Ses frères ayant été mobilisés, Louise retourna chez ses parents pour les aider à travailler la terre. (...) Maman ne sortait plus guère, elle recevait peu, elle s'occupait énormément de ma sœur et de moi ; elle m'associait à sa vie plus étroitement que ma cadette : elle aussi c'était une aînée et tout le monde disait que je lui ressemblais beaucoup : j'avais l'impression qu'elle m'appartenait d'une manière privilégiée.

Dans ce passage, elle affirme un sentiment de propriété exclusive. L'enchaînement avec les deux points, intéressant<sup>14</sup> dans la dernière phrase puisque le temps de la guerre instaure une nouvelle relation au sein de la famille, renforce l'intimité en supprimant certaines habitudes mondaines. Caractère exclusif marqué. Usage de l'adjectif « premier » dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée* à examiner. Ce moment apparaît comme une brève parenthèse, hors du « cours normal » (44) des choses. Rareté de la fusion qui passe par l'élimination des autres : le père, Louise, la société et même sa sœur. En même temps elle souligne le caractère strictement interprétatif et subjectif « j'avais l'impression ».

Après qu'elle a cessé de croire, que deviennent ses relations avec sa mère ?

Elle ne le lui dit pas, pas plus qu'elle ne le dit à son père. Cette rupture reste donc intérieure et méconnue. Dans le récit qu'elle fait de la période qui s'ouvre après la perte de la foi deux points concernent la mère.

J'avais imaginé que la loi morale tenait de lui sa nécessité : mais elle s'était si profondément gravée en moi qu'elle demeurera intacte après sa suppression. Loin que ma mère dût son autorité à un pouvoir surnaturel, *c'est mon respect qui donnait un caractère sacré à ses décrets*. Je continuais de m'y soumettre. *Idées de devoir, de mérite, tabous sexuels* : tout fut conservé. [...] En cachant mon crime [*il s'agit de sa non croyance*], je le multipliais, mais comment eussé-je osé l'avouer ? On m'aurait montrée du doigt, chassée du cours, j'aurais perdu l'amitié de Zaza ; *et dans le cœur de maman, quel scandale ! J'étais condamnée au mensonge*. (183)

Dans cet extrait la gradation présente en dernier l'effet sur la mère, comme la chose la plus importante même par rapport à la perte de l'amitié de Zaza : cet ordre suivi dans l'énumération traduit bel et bien l'attachement à la mère et en même temps la rupture qui a lieu. Le scandale ici n'est en effet que repoussé à l'heure de son dévoilement et cette image d'une Simone de Beauvoir scandaleuse est bien celle qui triomphera.

### **Relation de solidarité ?**

L'auteur du *Deuxième Sexe* met-elle en évidence une forme de solidarité entre filles et mères ? Certes on voit la mère valoriser sa fille au cours Désir (p.33) ou la fille défendre la mère face aux attaques de Louise (il n'y a pas de critique possible). Plus fondamentalement dès lors que la jeune fille est consciente de l'asservissement des mères (et épouses) manifeste-t-elle une solidarité active ? Sa mère devient l'image d'une commune destinée féminine qui se limite à l'éducation et ici au ménage (la vaisselle) et la mémorialiste donne à voir la destinée domestique de sa mère,

---

<sup>14</sup> Remarque : L'usage des deux points est très fréquent dans les *Mémoires*. Voir sur ce point l'article de Vicenta Hernandez Alvarez, intitulé « Simone de Beauvoir : deux points pour une ouverture graphique à la vie » dans le volume collectif (*Re*) *découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir (cf. Bibliographie)*. Dans l'article, les deux points sont analysés comme ayant plusieurs valeurs. Parmi celles-ci, on peut retenir ceci : « ils sont un mode actif présent dynamique où le narrateur marque à peine sa présence parce que le : signe de l'implicite exige la complicité du lecteur et forcément une identification plus intense ». « Le : signe ambivalent, révèle et cache en même temps [...] il est suivi de la formule de l'explication ou de la conclusion.

d'elle-même et des autres femmes, vision d'une série et d'un éternel recommencement (question qu'elle ne s'est pas posée au sujet de Louise)

Un après-midi, j'aidais maman à faire la vaisselle ; Elle lavait des assiettes, je les essuyais ; par la fenêtre, je voyais le mur de la caserne de pompiers, et d'autres cuisines où des femmes frottaient des casseroles ou épluchaient des légumes. Chaque jour, le déjeuner, le dîner ; Chaque jour la vaisselle ; ces heures indéfiniment recommencées et qui ne mènent nulle part : vivrais-je ainsi ? (138)

Cela ne débouche pas sur l'expression d'une solidarité collective mais sur celle d'une ambition personnelle. Toutefois, la mère ne met pas d'obstacle à la poursuite des études de sa fille. (Elle valorise son travail au Cours Desir quand il s'agit de la noter par exemple, p.33) et allège les tâches domestiques que doit accomplir SDB contrairement à ce que fait madame Mabilille avec Zaza.

De plus, il n'y a pas un front uni des mères mais bien des rivalités familiales ou des conceptions socialement et idéologiquement marquées. On le voit notamment dans ces propos de la mère de Zaza :

Rencontrant ma mère à une soirée où celle-ci accompagnait Poupette, elle lui avait parlé avec raideur. Ma mère prononça le nom de Stépha : je ne connais pas Stépha. Je connais mademoiselle Avdicovitch qui a été gouvernante de mes enfants. » Elle avait ajouté : « Vous élevez Simone comme vous voulez. Moi j'ai d'autres principes. » Elle s'était plainte de mon influence sur sa fille et avez conclu : « Heureusement, Zaza m'aime beaucoup. » (400-401)

Y a-t-il un front uni des filles ? Non, la diversité des trajectoires en est un exemple : la sœur de Zaza finit par accepter le mariage qu'on lui impose ; refus de Zaza de dénigrer sa mère : « Zaza me scandalisa en déclarant d'un ton provocant : « mettre neuf enfants au monde comme l'a fait maman, ça vaut bien autant que d'écrire des livres. » (185) ; adhésion de Zaza traitée par Simone de Beauvoir comme une dévotion, une pratique religieuse : « elle croyait en Dieu, à sa mère, à ses devoirs, et je me retrouvais très seule ». (ou encore à la page 336 : discussion entre Geneviève et Zaza, Geneviève se demande si elle est assez gentille avec sa mère). Ou encore blâme par Zaza de l'attitude de Simone (et réciproquement).

En revanche se dégage un front uni des sœurs devenues jeunes filles : rôle essentiel de cette solidarité dans les conflits et le combat mené et prééminence de Poupette dans ce domaine : elle affiche plus de courage à combattre pour deux (328). Cela modifie la relation première de domination sur Poupette instaurée par SDB enfant.

Les rapports d'autorité ne caractérisent pas que la relation mères/filles (on est tenté d'inverser l'ordre cette fois). La famille, comme la relation fille/mère, est présentée comme le milieu où s'exprime l'autorité,

celui où se mesure la part de liberté ou d'aliénation présente. Celui où la contrainte engendre la désobéissance, le mensonge...

### **III. Relation d'éducation « au niveau ordinaire » ou relation d'autorité ?**

La mère éducatrice « au niveau ordinaire » (*il y a donc un niveau ordinaire et un niveau extra-ordinaire !*) : domaine éducatif, spirituel, moral et corporel :

Aussi pénétrée de ses responsabilités que papa en était dégagé, elle prit à cœur sa tâche d'éducatrice. (53)

Quand je retombais au niveau ordinaire c'est de maman que je dépendais ; papa lui avait abandonné sans réserve le soin de veiller sur ma vie organique et de diriger la formation morale. (51).

Le rôle de la mère semble défini par le père comme le laisse entendre la formulation ironique « lui avait abandonné sans réserve » et se caractérise finalement par son extension puisque lui reviennent l'éducation scolaire, morale et spirituelle, ainsi que le soin de « veiller sur (la) vie organique ») de la jeune fille. Que reste-t-il au père exactement ? (51).

Rappels : La mère a pratiquement tout à sa charge et le partage des tâches dont fait état Simone de Beauvoir est bien relatif. Cette tâche d'éducatrice commence tôt dès le moment où l'apprentissage de la lecture se fait : lecture des lettres (mère) et lecture des notes de musique (bonne-maman). Elle comporte mille autres tâches : rencontre avec l'éducatrice, la directrice des classes élémentaires du Cours Désir (qu'elle appelle très tôt, mettant en exergue le jugement de la mémorialiste plus que de l'enfant, le Cours « Zéro »), Mademoiselle Fayet (32), participation des mères à la vie de l'établissement (Mères qui assistent, comme nous l'avons déjà souligné, à la cérémonie du mercredi et du samedi). La mère supervise les devoirs (« Maman contrôlait mes devoirs et me faisait soigneusement réciter mes leçons. », p. 33). Son père, note-t-elle, « s'intéressait à (s)es progrès, à (s)es succès » p.36) mais il ne semble pas en être l'artisan. La figure de l'éducatrice n'est pas toujours associée à la contrainte directe : elle prend la défense de sa fille, elle oriente ses choix (méfiance à l'égard de la Sorbonne) mais sans entraver la poursuite de ses études.

En bref : ENS de jeunes filles de Sèvres, Sorbonne/ Sainte-Marie de Neuilly

○ Mais ma mère se méfiait de Sèvres et, réflexion faite, je ne tenais pas à m'enfermer hors de Paris, avec des femmes. (p.209)

J'allais avec ma mère consulter une demoiselle, dans les coulisses de la Sorbonne. (210)

○ Simone de Beauvoir prend la décision de devenir professeur. Sa mère en informe les demoiselles de l'institution privée, le cours Désir : « Ma mère en avisa timidement ces demoiselles et leurs visages se glacèrent. [...] elles expliquèrent en outre à ma mère que la philosophie corrodait mortellement les âmes : en un an de Sorbonne, je perdrais ma foi et mes mœurs. Maman s'inquiéta. »

○ Elle choisit finalement Sainte Marie de Neuilly (selon la suggestion de M. Mabile, père qui prend cette initiative) : « Maman s'était entretenue avec Mademoiselle Lambert, principale collaboratrice de Madame Daniélou : si je continuais à étudier avec zèle, je pourrais fort bien pousser jusqu'à l'agrégation. (P. 220-221 : fin de la deuxième partie.)

Il en va tout autrement pour Zaza dont la mère redoute l'instruction ce que résume la remarque suivante (362) : « Mme Mabile refusait catégoriquement que Zaza entreprît l'an prochain un diplôme d'études, elle redoutait que sa fille ne devînt une intellectuelle. »

1/ Elle devient rapidement une figure d'autorité associée à des interdits et notamment à celui de la lecture et de la « lecture épistolaire ».

**1.1 Interdit de la lecture** : quelques relevés permettent d'observer comment cet interdit fonctionne, s'atténue ou disparaît et comment la relation fille/mère évolue sur ce point dans le contexte d'une éducation bourgeoise mais pas seulement<sup>15</sup>.

-1<sup>ère</sup> occurrence, p.29 : « Maman défendait à Louise de me lire un des contes de Madame de Ségur il m'eût donné des cauchemars. » Il s'agit du conte *Ourson*<sup>16</sup>. On est tenté, en lisant ce passage, de rapprocher les noms des personnages de cette remarque (la première) que sa mère fait sur Simone de Beauvoir qui refuse la contrainte : « Quand on touche à Simone, elle devient *violette* » (22). On imagine que les cauchemars ne sont pas la seule raison de l'interdit.

<sup>15</sup> L'âge d'ailleurs n'entraîne pas seul en ligne de compte ; ainsi, note la mémorialiste, Tante Lily n'avait droit qu'aux ouvrages « pour jeunes filles » et « maman avait arraché des mains de Louise Claudine à l'école et le soir elle avait commenté l'incident avec papa : « Heureusement qu'elle n'a rien compris ! » (111).

<sup>16</sup> Résumé : « *Ourson*, raconte le malheur d'une femme maudite par une fée, sous forme d'un crapaud. Son châtement pour l'avoir contrariée sera de donner naissance à un enfant couvert de poils, telle une bête. Mais une autre fée, sous forme d'une alouette, lui promet que le charme sera rompu si l'enfant se fait aimer d'un autre enfant. Des années passent et les gens fuient *Ourson* comme la peste, mais un jour, il tombe sur le visage endormi d'une fille nommée *Violette*, une jeune princesse perdue dans les bois. Si *Ourson* l'effraye tout d'abord, *Violette* finira par s'attacher à *Ourson* »

- Mais la mère lève aussi les interdits et c'est notamment elle qui ouvre à Simone les portes de la Bibliothèque Cardinale, Place Saint-Sulpice : « J'éprouvais une des plus grandes joies de mon enfance le jour où ma mère m'annonça qu'elle m'offrait un abonnement personnel » (94). À cela s'ajoute l'achat avec sa mère de romans anglais.

- Les scènes d'interdiction font l'objet d'un récit assez minutieux avec du discours direct voire un dialogue restitué qui n'est pas très fréquent dans les *Mémoires* :

Un jour, comme je travaillais, assise devant le bureau de papa, j'avisai à portée de ma main un roman à la couverture jaune : *Cosmopolis*. Fatiguée, la tête vide, je l'ouvris d'un geste machinal ; Je n'avais pas l'intention de le lire, mais il me semblait que, sans même réunir les mots en phrases, un coup d'œil jeté à l'intérieur du volume me révélerait la couleur de son secret. Maman surgit derrière moi. « Que fais-tu ? » Je balbutiai. « Il ne faut pas ! dit-elle il ne faut jamais toucher aux livres qui ne sont pas pour toi. » *Sa voix suppliait et il y avait sur son visage une inquiétude plus convaincante qu'un reproche* : entre les pages de *Cosmopolis* un grand danger me guettait. Je me confondis en promesses. Ma mémoire a indissolublement lié cet épisode à un incident beaucoup plus ancien : petite assise sur ce même fauteuil, j'avais enfoncé mon doigt dans le trou noir de la prise électrique ; La secousse m'avez fait crier de surprise et de douleur. Pendant que ma mère me parlait, ai-je regardé le cercle noir, au milieu du rond de porcelaine, ou n'ai-je fait le rapprochement que plus tard ? En tout cas j'avais l'impression qu'un contact avec les Zola, les Bourget de la bibliothèque provoquerait en moi un choc imprévisible et foudroyant. Et tel ce rail du métro qui me fascinait parce que l'œil glissait sur sa surface polie, sans déceler son énergie meurtrière, les vieux volumes aux dos fatigués m'intimidaient d'autant plus que rien ne signalait leur pouvoir maléfique. (109-110)

- La fille est incitée à lire les mêmes livres que sa mère enfant et qui appartiennent à une collection au titre emblématique de « Bibliothèque de ma fille » : « Outre les ouvrages sérieux et les récits d'aventures que je prenais au cabinet de lecture, je lisais aussi les romans de la "Bibliothèque de ma fille" qui avait distrait l'adolescence de ma mère et qui occupait tout un rayon de mon armoire. » (117) Et dans ces livres eux-mêmes est mise en abîme cette situation des mères qui donnent à lire à leurs filles (Les Petites March) comme si l'éducation ne faisait que se répéter, sans aucun changement...

-La transgression de l'interdit. La relation fille/mère passe par la transgression d'interdit qui, dans l'œuvre, semble coïncider avec la rencontre avec Zaza (p.144). Simone puise dans la bibliothèque à son gré et en douce. Elle nomme notamment *Les Demi-Vierges*<sup>17</sup> de Marcel Prévost et

---

<sup>17</sup> *Les Demi-vierges* est un roman de Marcel Prévost paru en 1894. Une pièce de théâtre et deux films en sont adaptés. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5805419z/f12.image.texteImage>



*La Femme et le Pantin*<sup>18</sup> parmi ses lectures clandestines (146). Contentons-nous de citer ce passage des *Demi-Vierges* :

Si toutes les jeunes filles pensaient comme moi, mon cher, nous ferions notre petit 89, et nous gagnerions nos libertés de vive lutte [...]. Liberté de sortir et de voyager seule, d'abord. Liberté de rentrer chez nous à l'heure qu'il nous plaît, de ne rentrer que le matin, par exemple. Vous n'imaginez pas ce que cela m'amuserait de noctambuler. Liberté de dépenser de l'argent à notre fantaisie, liberté d'avoir des amants... Oui, des amants... Vous avez bien des maîtresses.

(personnage féminin principal : Maud de Rouvre).

C'est l'épisode suivant (sur la lecture avec une héroïne fille-mère) qui est essentiel. On y voit notamment comment on passe du secret entretenu et figuré par les parents et la mère à celui entretenu par la fille à son tour. C'est la loi du secret sur ce qu'elle sait, sur ses lectures et sur son jugement sur ce mode de fonctionnement.

Paradoxalement, ce fut une lecture ici ce qui me précipita dans les affres de la trahison. (...) Soudain à la suite d'une promenade dans un bois, l'héroïne –qui n'était pas mariée– se trouvait enceinte. Mon cœur se mit à battre à grands coups : pourvu que maman ne lise pas ce livre ! *Car alors elle saurait que je savais* : je ne pouvais pas supporter cette idée. Je ne redoutais pas une réprimande. J'étais irréprochable. Mais j'avais une peur panique de ce qui se passerait dans sa tête. Peut-être se croirait-elle obligée d'avoir une conversation avec moi : cette perspective m'épouvantait parce que, au *silence* qu'elle avait toujours gardé sur ses problèmes, je mesurais sa répugnance à les aborder. Pour moi, l'existence des filles-mères était un fait objectif qui ne m'incommodait pas plus que celle des antipodes : mais la connaissance que j'en avais deviendrait, à travers la conscience de ma mère, un scandale qui nous souillerait toutes deux. (146-147)

Passage expliqué dans le chapitre de *The Mother Mirror*<sup>19</sup> sur Simone de Beauvoir, (p.52) : la vision de Beauvoir est traduite en termes excessifs, démesurés qui renvoient à l'image culturelle occidentale et biblique de la femme responsable des fautes, de la faute. En outre, le mot fille-mère pourrait presque se prendre dans deux sens : on ne peut être et fille et mère, sorte d'incompatibilité et donc de monstruosité. Image d'une scission absolue et nécessaire entre les deux. D'une distance. Ce qui apparaît dans ce passage est bien le caractère extrêmement complexe et confus de l'explication. L'interdit du savoir est encore pleinement intériorisé

<sup>18</sup> *La Femme et le Pantin* : roman de Pierre Louÿs, publié en 1898.

<sup>19</sup> Corbin Laurie, *The mother mirror: self-representation and the mother-daughter relation in Colette, Simone de Beauvoir and Marguerite Duras*. Paris : P. Lang, 1996.

et vivace ; il s'accompagne d'un sentiment de culpabilité : connaissance = faute = souillure, avec le mythe de la pureté sous-jacent.

D'autres passages dans l'œuvre nous montrent que la question de la lecture demeure un sujet brûlant et qu'il est abordé par les parents (et leurs amis), comme s'il y avait mobilisation générale pour remettre Simone dans le droit chemin ! (p.295) ; C'est le cas quand est condamnée sa lecture de Max Jacob, qui exprime un rejet de la modernité ; le motif s'est déplacé de la question morale à la question esthétique (pour l'essentiel ici). On voit la mère inquiète et intrusive (295 et 296) : « un autre sujet de conflit, c'était mes lectures. Ma mère n'en prenait pas son parti. » (p. 295) note-telle après avoir mentionné la lecture de *La Nuit kurde* de Jean-Richard Bloch.

**1.2 / Interdit de la lecture épistolaire.** Si la jeune fille qui lit est en danger (et dangereuse pour les autres jeunes filles), la jeune fille qui lit des lettres est encore plus en danger. Les mères sont donc les censeurs de la correspondance selon un stéréotype de l'éducation aristocratique et bourgeoise (et au-delà) : Il y a là une entrave à la libre expression des sentiments même entre les deux amies :

Rien de plus conventionnel que les lettres que nous échangeons. Zaza utilisait les lieux communs un peu plus élégamment que moi ; mais ni l'une ni l'autre nous n'exprimions rien de ce qui nous touchait vraiment. Nos mères lisaient notre correspondance : cette censure ne favorisait certes pas de libre effusion. (156).

Ou encore : « Clotilde et Marguerite m'envoyèrent à des lettres affectueuses ; ma mère me gâcha un peu mon plaisir en me les apportant décachetées, et en m'en récitant avec animation le contenu, mais *la coutume était si solidement établie* que je ne protestais pas. (206). On voit ici comment Simone de Beauvoir accepte cette intrusion maternelle, comme une sorte de droit coutumier que l'on ne peut enfreindre. C'est sa sœur Poupette qui prend l'initiative de la révolte à ce sujet et entraîne Simone avec elle :

Nous nous exhortâmes au courage : après tout, nous avions dix-sept et dix-neuf ans ; nous priâmes notre mère de ne plus censurer notre correspondance. Elle répondit qu'elle avait le devoir de veiller sur nos âmes, mais finalement elle céda. C'était une importante victoire. (328)

Le choix du mot « censure » montre, comme ces différents extraits, la force de cet interdit qui agit sur la lecture comme sur l'écriture des lettres bien sûr. Alors que certaines formes d'écriture libre sont tout à fait tolérées<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> On le voit dans l'approbation que suscitent les premiers écrits de Simone de Beauvoir enfant qui font de sa mère la première lectrice de ses œuvres : « Maman lut un soir à papa *La Famille Cornichon* avec des rires approbateurs ; il sourit. » (p.71). Il s'agit là d'écrits inoffensifs. Par la suite, une liberté d'écriture autre qu'épistolaire demeure accordée à la jeune fille.

comme ; d'autres sont proscrites selon une pratique sociale très ancienne qui a très souvent été représentée par la littérature (et les arts), celle de l'écriture épistolaire. Outre cela, il y a aussi un interdit du cinéma qui est un interdit de la sexualité suggérée comme on l'observe dans la brève remarque suivante :

Je remarquai que ma mère et bonne-maman échangeaient des regards effarés ; leur inquiétude finit par m'alerter et je devinai que cette histoire n'était pas pour moi. (72-73)

2/ C'est bien sûr sur la question de ce que Simone de Beauvoir nomme « la vie organique » que se noue le plus fortement la relation filles/mères. Les interdits pesant sur les livres s'expliquent par celui de la présence du corps. Élément essentiel dans le rapport filles/mères que celui du discours sur le corps et de l'explicitation de l'évolution de celui-ci : règles, puberté, sexualité et procréation. Le passage qui évoque cela suit celui sur les livres et la révélation par Magdeleine de plusieurs réalités physiologiques. De manière évidente sont corrélées connaissance de la sexualité et lecture : Magdeleine peut tout lire et elle sait. Ce n'est pas seulement la sexualité mais aussi la connaissance et les soins apportés au corps qui sont au cœur de cette question. C'est d'ailleurs dans ce contexte que le terme de « confrérie » est repris : il y a la « confrérie des mères » et il y a la « confrérie féminine » (134). Il est remarquable d'observer la corrélation établie entre connaissance de la sexualité (jamais nommée, cf. plus bas les silences) et reniement de la religion, **passage capital** car il marque, dans les relations filles/mères le franchissement d'un seuil : celui du dévoilement dont le résultat est net :

Toute communication était coupée entre nous ( 230)

Un après-midi, comme je me trouvais seule dans le bureau, ma mère s'assit en face de moi ; elle hésita, rougit : « il y a certaines choses qu'il faut que tu saches », dit-elle. Je rougis aussi : « je les sais », dis-je vivement. Elle n'eut pas la curiosité de s'enquérir de mes sources ; à notre commun soulagement, la conversation en resta là. Quelques jours plus tard, elle m'appela dans sa chambre ; elle me demanda avec un peu d'embarras « où j'en étais du point de vue religieux ». Mon cœur se mit à battre : « Eh bien, dis-je, voilà quelque temps que je ne crois plus. » son visage se décomposa : « Ma pauvre petite ! » dit-elle. Elle ferma sa porte, pour que ma sœur n'entendît pas la suite de notre entretien ; d'une voix implorante, elle ébaucha une démonstration de l'existence de Dieu, puis elle eut un geste d'impuissance, et s'arrêta, les larmes aux yeux. Je regrettai de lui avoir fait de la peine, mais je me sentais bien soulagée : enfin j'allais pouvoir vivre à visage découvert. [elle a alors 17 ans] (226).

Le traitement de la question du corps est marqué par des épisodes importants tels celui où on bande les seins de la jeune fille à l'occasion d'un

mariage<sup>21</sup>, ou encore ceux qui concernent le refus adolescent de l'hygiène qui rapproche la jeune fille de sa mère, elle-même présentée comme récalcitrante sur ce point.

3/ Les contraintes sociales : La vie sociale, les sorties « libres ». Les mêmes contraintes pèsent sur la liberté de sortir.

3.1 / Dans l'univers bourgeois, la finalité de l'éducation est de former de parfaites futures épouses et mères de famille. Or, dans le cas de Simone et de Poupette, cet impératif tombe en raison du déclassement social et de l'appauvrissement de la famille : qui dit absence de dot dit nécessité de travailler pour vivre et dit donc études (« Mes parents rompaient avec les usages et m'orientaient non vers le mariage mais vers une carrière », p.229). Ce changement social rend possible une forme d'émancipation. Les contraintes sociales demeurent mais elles sont bien moindres que celles que subit Zaza<sup>22</sup>. De plus, Simone, à l'inverse de Zaza, se refuse à toute concession en matière de mondanité : « Quand ma mère recevait des amies, je refusais d'aller au salon ; parfois elle s'emportait, je cédaï : mais je restais assise au bord de ma chaise, les dents serrées, avec un air si furibond qu'elle me renvoyait très vite. » ou encore : « En société, je faisais piètre figure » (234).

Néanmoins, les sorties restent très entourées et encadrées par toute une série de commandements : une jeune fille ne sort pas seule, sans sa mère ou ses deux parents : « pas question de me laisser sortir sans eux, ni de m'épargner les corvées familiales » note-t-elle p.229 (et aussi p. 293) juste après avoir mentionné le choix de la carrière plutôt que du mariage pour elle, choix acté par ses parents. De ce fait tout espace de liberté est un événement exceptionnel : « Pendant les semaines qui précédèrent le bachot, je connus *des joies sans mélange* [...] ma mère me permit d'aller étudier au Luxembourg. » (p. 204). La complicité entre sœurs agit pleinement : Nous réussissions ma sœur et moi à dérober de loin en loin une soirée à la vigilance maternelle » Suit le récit de leurs « frasques », Simone est âgée de 20 ans<sup>23</sup> (345).

3.2/ Les transgressions de cet interdit.

L'interdit appelle sa transgression comme le souligne la mémorialiste : « L'attrait qu'avaient pour moi les bars et les dancings venait en grande partie de leur caractère illicite. Jamais ma mère n'aurait accepté d'y mettre les pieds. ; mon père eût été scandalisé de m'y voir, et Pradelle

---

<sup>21</sup> Et surtout on lui bande les seins le jour du mariage d'une cousine du Nord : « Maman s'avisa seulement le matin, à Arras, que ma nouvelle robe en crête de Chine beige, plaquée sur une poitrine qui n'avait plus rien d'enfantin, la soulignait avec indécence. On l'enveloppa de bandages si bien que j'eus tout le jour l'impression de cacher dans mon corsage une encombrante infirmité ». (135-136)

<sup>22</sup> Ce que ne manque pas de noter Simone de Beauvoir, par exemple, page 234. Elle souligne la différence entre elle-même et Zaza qui continue à « jouer avec aisance (son) rôle mondain. Elle fait mention du « jour » de leur mère, mention de l'épuisement de la jeune fille ou encore (page 290) des difficultés de Zaza avec sa mère qui lui reproche d'avoir trop d'activités intellectuelles et de négliger ses devoirs sociaux. S'y ajoutent aussi les jugements maternels sur les livres. On observe l'inquiétude de Zaza qui redoute des conflits.

<sup>23</sup> À cette occasion, elle cite son journal (mais nous n'avons pas de propos sur la mère présentés comme étant issus du journal.

affligé ; j'éprouvais une grande satisfaction à me savoir radicalement hors-la-loi. » (357). D'autres exemples sont donnés : autorisée à sortir seule avec sa cousine au théâtre, elle projette tout autre chose : « en fait nous avions comploté de courir les mauvais lieux » et se maquille ce qui lui vaut soufflet de la mère, scène racontée avec une exagération ironique que traduit la métaphore filée satanique :

Madeleine s'amusa à me mettre un peu de rose aux pommettes : je trouvais ça joli, et quand ma mère m'enjoignit de me débarbouiller, je protestai. *Sans doute crut-elle apercevoir sur ma joue l'empreinte fourchue de Satan ; elle m'exorcisa d'un soufflet. Je cédaï en grinçant des dents.* (353)

3.3/ L'intrusion dans la vie affective participe autant du désir de possession exclusive que de certaines logiques sociales. L'exemple de la relation entre Jacques et Simone, dans laquelle interfèrent les mères, est particulièrement éclairant à ce sujet<sup>24</sup>.

Interférences et incohérences, le trouble jeu des mères (qui sont en même temps parentes entre elles) dans la relation entre Jacques et Simone.

Evoquons succinctement les dernières étapes de cette relation dans les *Mémoires* à partir du moment où la volonté familiale de marier ensemble Jacques et Simone se manifeste :

Chaque fois que ma mère prononçait son nom, elle esquissait un sourire d'une discrétion appuyée ; J'enrageais qu'on prétendît transformer en une entreprise bourgeoise une entente fondée sur un commun refus des horizons bourgeois ; néanmoins je trouvais bien commode que notre amitié fût licite et qu'on m'autorisât à voir Jacques seule à seul (264)

Mais, peu après, la mémorialiste note le refus de sa mère pour qu'elle aille aux Ballets russes avec Jacques (267) : « Simone ne sortira pas seule ce soir ». L'explication suivante est intéressante : l'après-midi est possible, le soir dangereux car « après », « tout endroit devenait un mauvais lieu ». La conclusion apparaît encore plus excessive et définitive puisque, à la suite de cet interdit, l'amitié s'atrophie en « échanges de phrases inachevées, coupées de longs silences, et des lectures à haute voix ». Tout se passe comme si l'interdit maternel amputait la capacité de véritablement communiquer avec un homme en l'occurrence Jacques. Cette intervention maternelle est ressentie comme une entrave à son bonheur clairement exprimée (275-6).

Puis la jeune fille observe un nouveau changement d'attitude de sa mère à l'égard de Jacques : elle lui dit d'aller voir Jacques (279) les parents souhaitent le mariage. Elle joue l'entremetteuse et répète les propos que Jacques a tenus à sa mère : « Ma mère me répéta d'un ton mi-figue mi-raisin

<sup>24</sup> Autre exemple : Pradelle plaît à sa mère : « comme Pradelle me raccompagnait un jour à la maison, ma mère nous croisa ; je le lui présentai, il lui plut : il plaisait. Cette amitié fut agréée. »

qu'il avait dit à la sienne... (p.281 propos élogieux pour Simone mais critiques pour sa mère qui ne suscitent pas de réaction notée de la part de Simone). Il en est de même ensuite : : « Ma mère me rapporta à la fin avril qu'il s'étonnait de ne plus me voir » (316)

C'est alors qu'intervient un nouveau renversement avec la scène du scandale fait par sa mère : « Ils revenaient du boulevard Montparnasse où ma mère avait carillonné jusqu'à ce que ma tante apparût à la fenêtre : ma mère avait réclamé à grands cris qu'on lui rendît sa fille et accusé Jacques de la déshonorer. » (352). Dans cette scène, c'est la mère qui agit, le père semble en retrait y compris dans ce qui est présenté comme une question d'honneur.

On note aussi en parallèle le rôle d'une autre mère : celle de Jacques qui a dissuadé son fils d'épouser Simone au nom d'une sorte de superstition sur les mariages entre cousins (458)

L'ensemble de cette évolution laisse transparaître l'incohérence des stratégies familiales (que caractérisent des attitudes versatiles) et surtout leur extrême nocivité. La mère, voire les mères, sont ici présentées comme des empêcheuses d'aimer un homme.

#### **IV. Un affrontement fondé sur des silences et des non-dits que l'autobiographe tâche d'éclairer**

1/ La relation Filles/mères est marquée par une forme d'incompréhension de part et d'autre et la place de la jalousie dont le père est le motif.

**1.1 L'affrontement entre Simone et sa mère est précoce :**  
Mère figure de juge et figure triomphante face à l'enfant, perdante :

Je savais cette lutte vaine du moment où maman m'avait ôté des mains la prune saignante où Louise avait rangé dans son cabas ma pelle et mes moules, j'étais vaincu ; mais je ne me rendais pas. (20-21)

Après le départ de Louise et le changement de situation, puisque la mère est en charge de l'éducation, elle est en charge de la répression. Alors que son père vient de lui tenir un discours de libération, uniquement motivé par la situation sociale de la famille, son appauvrissement, la mère incarne un même ordre fait d'obligations qui n'évolue pas et c'est alors qu'a lieu le premier affrontement direct entre Simone et sa mère Françoise (qu'elle ne nomme jamais ainsi) :

La sollicitude de ma mère me pesait. Elle avait « ses idées » qu'elle ne se souciait pas de justifier, aussi ces décisions me paraissaient--elles souvent arbitraires. Nous nous discutâmes violemment à propos d'un missel que j'offris à ma sœur pour sa communion solennelle ; je le voulais relié de cuir fauve comme celui que possédaient la plupart de mes camarades ; maman estimait

qu'une couverture de toile bleue serait bien assez belle ; je protestais que l'argent de ma tirelire m'appartenait; elle répondit qu'on ne doit pas dépenser 20 Fr. pour un objet qui peut n'en coûter que 14. (...) *Je cédaï la rage au cœur me promettant de ne jamais lui pardonner ce que je considérais comme un abus de pouvoir. Si elle m'avait souvent contrariée je crois qu'elle m'eût précipitée dans la révolte.* Mais dans les choses importantes—mes études le choix de mes amies—elle intervenait peu ; Elle respectait mon travail et même mes loisirs ne me demandant que de menus services : moudre le café, descendre la caisse à ordures. »

À partir de ce moment, Simone note que sa mère la « grondait souvent ». On passe du refus du mensonge (56) à la clandestinité (144) et à la pratique de la désobéissance. Les causes de l'affrontement : refus d'obtempérer et jalousie. Le développement sur la jalousie à l'égard de la mère est particulièrement important et rejoint l'analyse psychanalytique faite par Simone de Beauvoir dans ses entretiens. Elle la résume en une formule laconique et frappante : « Ma véritable rivale, c'était ma mère » suivie d'une phrase explicite : « Je rêvais d'avoir avec mon père des rapports personnels » (141-142.) On aura ensuite, lorsque la relation s'est transformée et que les parents se sont « ligués » contre elle, des notations englobantes comme celle-ci : « En revanche mes rapports avec mes parents ne s'amélioreraient pas » (294).

1.2/ L'autobiographe insiste sur l'écartèlement intérieur engendré par les conflits, elle va accompagner le récit d'analyses et de commentaires qui éclairent. Elle insiste sur les malentendus, les erreurs de jugement puisqu'elle note ensuite l'ignorance dans laquelle ses parents sont de ses véritables sentiments. Elle note par exemple l'erreur de jugement de la mère au détour d'une phrase : « Certaines de mes conduites affectaient directement ma mère, mais sans nul rapport avec mes intentions ». (61). On celle de ses parents :

Ils auraient été sincèrement navrés s'ils avaient soupçonné combien leur attitude m'affectait : ils ne le soupçonnaient pas. Ils tenaient mes goûts et mes opinions pour un défi au bon sens et à eux-mêmes et ils contre-attaquaient à tout bout de champ.

La relation se caractérise par une incompréhension complexe en ce qu'elle peut être subie<sup>25</sup> soit de la réalité (ils se trompent), soit de l'effet provoqué par l'attitude des parents. À l'inverse, l'autobiographe

---

<sup>25</sup> Par la suite les rapports s'améliorent comme le note l'autobiographe (à partir de la page 324) et une évolution se marque dans la requête de la fille à la mère : « De Laubardon, J'écrivis à ma mère en lui réclamant sa confiance : je l'assurais que plus tard je serais quelqu'un. Elle me répondit très gentiment. » (338) qui ne manque pas de faire écho au souhait exprimé par la mère bien avant. La mère a-t-elle été une fille comblée ? Simone de Beauvoir note que dans la relation mère/fille la frustration que la mère a connue en tant que fille joue à plein : « Ma mère m'avait souvent dit qu'elle avait souffert de la froideur de bonne-maman et qu'elle souhaitait être pour ses filles une amie » (p. 252). Elle ajoute aussitôt : « mais comment aurait-elle pu causer avec moi de personne à personne ? J'étais à ses yeux une âme en péril, une âme à sauver : un objet. » (252)

accompagne sa narration de commentaires (plus ou moins explicites) pour expliquer le rôle du conditionnement social de la mère dans son comportement. Simone de Beauvoir note que la détérioration de leurs relations a plusieurs causes :

- des causes sociales qui sont celles du revers de fortune, de la dégradation sociale de la famille qui rend les questions matérielles plus importantes. Ce revers de situation explique (et accompagne) le changement de caractère du père et de la mère.

- Il y a un Non-dit (sur les aventures du père) qui n'est pas présenté comme une explication mais l'enchaînement des différentes propositions est très explicite ;

L'attitude de la mère est provoquée et par l'infidélité du père sur lequel elle reste très allusive dans les *Mémoires* et par le déclassement social et ses conséquences :

Par compensation, il s'en allait le soir, plus souvent qu'autrefois jouer au bridge chez des amis ou au café ; l'été, il passait ses dimanches aux courses. Maman restait souvent seule. Elle ne se plaignait pas ; mais elle détestait faire le ménage et la pauvreté lui pesait ; elle devint d'une extrême nervosité. Peu à peu mon père perdit sa belle égalité d'humeur. Ils ne se querellaient pas vraiment, mais ils criaient très fort pour de petites choses, Et souvent s'en prenaient à ma sœur et à moi. (130)

De même, à la page 195, au retour du séjour idyllique des deux sœurs chez les Gendron, à Meulan, la simple perte d'une brosse à dents déclenche des réprimandes parentales :

Je m'avouai pour la première fois combien les cris, les récriminations, les réprimandes qu'à l'ordinaire j'encaissais en silence m'étaient pénibles à supporter : toutes les larmes que pendant des mois j'avais refoulées me suffoquaient. *Je ne sais si ma mère devinait qu'intérieurement je commençais à lui échapper ; mais je l'irritais, et elle s'emportait souvent contre moi : c'est pourquoi je cherchai en Clotilde une grande sœur consolante.* (196)

Dans ce passage, elle explicite de manière logique sa recherche de figures consolatrices, substitut à la figure maternelle. Dans les *Mémoires*, on la voit aussi pondérer son propre jugement, en établissant un écart entre des coups d'éclat ressentis comme révoltants et un tableau plus nuancé. Ainsi, au début des *Mémoires*, elle relativise cette sévérité de sa mère : « La plupart des fautes pour lesquelles ma mère nous réprimandait, ma sœur et moi, c'étaient des maladresses ou des étourderies ». (99)

Une certaine normalisation (toute relative) des relations qui transparait dans la dernière partie de l'œuvre ne s'accompagne d'aucun commentaire. Seul le factuel est noté comme on peut l'observer à deux reprises notamment. D'une part, quand elle évoque les sorties avec sa mère



dans un paragraphe résumé : « Ma mère m'accompagnait assez souvent au cinéma ; au Moulin Rouge je vis avec elle Barbette, moins extraordinaire que ne le prétendait Jean Cocteau<sup>26</sup>. » (407) et d'autre part quand sa mère l'informe de la venue d'Herbault (436) : le ton est strictement neutre, l'évolution n'est pas soulignée même si elle est importante. Ce changement de perspective marque une forme de détachement et une prise de recul, temporel et analytique, que confirme la discussion, dans cette partie, avec Jacques<sup>27</sup>.

2/ Silences et non-dits : « Je me taisais énormément » (252)

Que penser de cette phrase que l'autobiographe cite à la page 252 ?

Simone aimerait mieux se mettre toute nue que de dire ce qu'elle a dans la tête », disait-elle d'un ton fâché. (252).

On a beaucoup parlé du silence de la mère sur les questions du corps par exemple mais il faut noter en écho celui de sa fille que, note la mémorialiste, caractérise « cette aptitude à passer sous silence des événements que pourtant (elle) ressentai(t) assez vivement », aptitude qui apparaît comme une torture et traduit une sorte de fracture intérieure profonde, d'absence, d'égarement (252-253). La relation conflictuelle aux parents, unis dans cet affrontement destructeur, menace son identité et son intégrité. Le silence est ici la marque absolue du retrait, de l'immobilisme de l'échange et donc de son inutilité. Bien sûr, il faut relier cette observation au fait que la part du dialogue véritable, et du style direct est très réduite dans les *Mémoires* et que lui sont préférés discours indirect, narrativisé ou indirect libre. Simone de Beauvoir rapporte au style direct non des conversations mais des fragments de conversations qui apparaissent souvent comme des formules. Les pages 270 et 271 en donnent un petit échantillon. Non seulement on y voit l'expression d'une parlure de classe qui fonctionne par affirmations et par verdicts ( on peut en faire la liste : « c'est curieux, c'est spécial, ça ne va pas, ça va mieux !, ce n'est pas ça ») mais on y voit aussi cette incapacité de l'échange dont parle le texte. La relation entre les filles et leur mère n'échappe pas à cette règle du dialogue impossible (voir l'importance du verbe savoir dans l'échange sur ce qu'on ne nomme pas : on sait que l'autre sait mais on ne sait pas exactement ce qu'il sait). Le monologue intérieur, les citations littéraires pallient ce manque.

Comme le souligne Laurie Corbin dans son étude *The Mother Mirror*, il y a une dimension sociale à ce silence (la parole de la femme est contrainte) et à cette difficulté de la parole et de l'échange entre fille et mère que Simone de Beauvoir rompt, en la représentant, par ses écrits, mais il y a

---

<sup>26</sup> Certes elle ne laisse pas sa fille y aller seule mais on ne note ici aucune valorisation (à comparer aux passages sur les sorties que fait Simone seule avec son père quand elle est une fillette d'une dizaine d'années)

<sup>27</sup> Il y a peu de prolepses dans l'œuvre, nous en avons une autre, par exemple, à propos de Zaza, dans une phrase où le terme de « destin » est utilisé par la mémorialiste, p. 241.

aussi une vraie difficulté et une vraie opacité, que la psychanalyse s'est chargée d'éclairer.

3/ À l'arrière-plan, la mère repoussoir et la mère idéale et l'image du double.

Dans *Le Deuxième Sexe* on trouve une théorisation du double : « Dans une fille, la mère ne salue pas un membre de la caste élue : elle y cherche son double. (suivie de : « Elle projette en elle toute l'ambiguïté de son rapport à soi : et quand s'affirme l'altérité de cet alter ego, elle se sent trahie. ») Qu'en est-il du côté de la fille ? Nous avons pu observer ces images du double (le Même ou la Même dont parle Béatrice Didier) : mère miroir de sa propre mère et qui perçoit sa fille comme son double (elle lui donne à lire les livres qu'elle a lus, cf. ci-dessous). Elle souligne, au temps de leurs « pieuses complicités », leurs ressemblances. Elle note les points de rapprochement voire de confusion : sa mère « elle aussi, c'était une aînée » La relation filiale et sororale est chargée d'ambiguïtés. Dans *Une mort très douce*, Simone de Beauvoir note : « Son amour pour nous était profond en même temps qu'exclusif et le déchirement avec lequel nous le subissions reflétait ses propres conflits. » (56) ce qui construit la relation sur un effet de miroir, sur un reflet : la souffrance de la mère se retrouve dans la souffrance des filles.

Nombre de correspondances construisent cette présence du double, comme le souligne Barbara Klaw<sup>28</sup> dans son analyse de la relation entre Simone et Jacques, seul personnage dont on raconte l'avenir dans les *Mémoires*. Selon Barbara Klaw, la mère est le premier maillon d'une chaîne de transferts : « Beauvoir remplace sa mère idéale par Jacques son amoureux idéal<sup>29</sup> ». Or la mère de Simone a elle-même, jeune, renoncé à l'amour pour son cousin (et la mère de Jacques redoute ce type d'alliance, par superstition). Nous avons là un schéma de substitution qui renforce cette présence du double et de l'effet de miroir.

À cela s'ajoute le fait que Simone de Beauvoir ne se pense comme mère que dans son contact avec ses poupées. La fillette et ses poupées (le modèle se retrouve dans la relation à la poupée qui renvoie à la littérature de poupée<sup>30</sup>) offre un champ d'observation intéressant. On observe le traitement par la fillette de ses poupées et le refus de la maternité qui semble décidé dès cet instant (76). Simone se voit, note-telle, en « Mère parfaite d'une petite fille modèle, lui dispensant une éducation idéale dont elle tirait le maximum de profit, je récupérais mon existence quotidienne sous la figure de la nécessité » (76). Dans ce passage, on voit comment elle envisage le statut de mère idéale : sans époux et solidairement avec sa sœur. Elle constitue la poupée en fille modèle (totalement accomplie) c'est-à-dire en double d'elle-même : « C'étaient nos doubles » écrit-elle. Son rejet de la maternité très précoce s'accompagne d'une sublimation, comme le montre

---

<sup>28</sup> « Simone de Beauvoir, cousin Jacques du journal intime à l'autobiographie » dans Kristeva, Julia (dir.) : *(Re) découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : du Deuxième sexe à La Cérémonie des adieux*, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, p.84-91.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p.89.

<sup>30</sup> Evoquée également à travers l'écriture de la « tante obèse et moustachue » qui écrit dans *La Poupée modèle*, p.19.

Ramiro Martin Hernandez dans son article « Une héroïne à la mesure d'une autobiographie<sup>31</sup> ».

À cette mère idéale, s'oppose une mère repoussoir dont la représentante n'est autre que la matrone. Le versant vraiment négatif de la mère est bien la matrone. La matrone<sup>32</sup> c'est l'état qui menace Zaza (qui, heureusement, en est loin) : « elle n'était pas prête à se laisser couler dans le sommeil satisfait des matrones » (336) car c'est le terme avec lequel Simone de Beauvoir qualifie Madame Mabile « déjà solidement installée dans sa condition de matrone ; spécimen accompli de la bourgeoisie bien pensante » et qui en outre est peu férue de culture (153). Simone elle-même, à travers les aventures de l'héroïne Charlotte à qui elle s'identifie totalement échappe, tout enfant, à un sort « qui m'avait tour à tour réduite en fœtus et changée en matrone ». Cette figure repoussoir n'est pas associée par Simone à sa mère mais elle fait naître des angoisses (la laideur notamment) et un rejet profond de la maternité.

### Conclusion

Le tableau qui est fait des relations filles/ mères, dans les *Mémoires*, est complexe en dépit des schémas tracés par l'autobiographe (amour, jalousie). Les *Mémoires* offrent la peinture d'une éducation saisie dans une époque et dans un milieu donnés mais dépassent aussi ce cadre par la part réservée à l'introspection et celle, plus politique, que comporte la description de mécanismes d'éducation, de formatage et de dressage. Cette dimension reflète l'analyse et la démarche de l'auteure du *Deuxième Sexe*. Toutefois ce tableau est entreprise personnelle de connaissance de soi et s'inscrit de fait dans une démarche qui ne prend fin qu'avec la mort de l'autobiographe elle-même. C'est aussi une entreprise menée pour comprendre la nature et les enjeux de cette relation, pour en évacuer les traces douloureuses. Ce tableau a une suite : on se souvient du portrait que Simone de Beauvoir fait de sa mère dans *Une Mort très douce* et que nous citons en introduction. Dans ce dernier livre sur sa mère, Simone de Beauvoir va plus loin encore, en étant celle par qui, cette fois, sa mère s'exprime, comme pour accomplir le reste du chemin ouvert dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée*. Elle y décrit en effet un curieux phénomène de substitution physique entre sa mère et elle-même qui ouvre une autre perspective sur cette question des relations fille(s)/mère(s) :

« Quelqu'un d'autre que moi pleurait en moi ».

« Je parlais à Sartre de la bouche de ma mère »

---

<sup>31</sup> Ramiro Martin Hernandez, « Une héroïne à la mesure d'une autobiographie ». *Dehesa, Repositorio Institucional Universidad de Extremadura*. En ligne, consulté le 29.10.2018. URL : [http://dehesa.unex.es/bitstream/handle/10662/1484/02108178\\_20\\_237.pdf?sequence=1&isAllowed=y](http://dehesa.unex.es/bitstream/handle/10662/1484/02108178_20_237.pdf?sequence=1&isAllowed=y)

<sup>32</sup> Le terme a plusieurs sens sur lesquels il est permis de jouer dans les différentes occurrences présentes dans le texte ce qui lui confère un réel intérêt supplémentaire : il conserve une pluralité d'interprétations et se lit avec ou sans connotation fortement dépréciative. Il désigne en effet une femme d'âge mûr, expérimentée, sage, d'aspect digne et respectable, généralement mère de famille. Il désigne également la parfaite épouse, mère et femme d'intérieur. Il a enfin un sens plus péjoratif, celui de femme d'un certain âge, grosse, souvent laide et d'allure vulgaire.

*Marie-Françoise Lemonnier-Delpy,*  
*« Fille(s)-mère(s) dans Mémoires d'une jeune fille rangée »*

« Ma propre bouche ne m'obéissait plus »

## Éléments de bibliographie

Édition mentionnée pour *Mémoires d'une jeune fille rangée* (en plus de l'édition Folio de référence): *Mémoires, I*. Édition publiée sous la direction de Jean-Louis Jeannelle et d'Éliane Lecarme-Tabone. Paris : Gallimard, 2018. CX-1470 p. (Bibliothèque de la Pléiade ; 633).

Corbin Laurie: *The mother mirror : self-representation and the mother-daughter relation in Colette, Simone de Beauvoir and Marguerite Duras*. Paris : P. Lang, 1996.

Jeanson Francis, *Simone de Beauvoir ou l'Entreprise de vivre*, Seuil, 1966.

Kristeva, Julia (dir.) : *(Re) découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : du Deuxième sexe à La Cérémonie des adieux*, Latresne : le Bord de l'eau, 2008,

- Vicenta Hernandez Alvarez, « Simone de Beauvoir : deux points pour une ouverture graphique à la vie »
- Barbara Klaw, « Simone de Beauvoir, cousin Jacques du journal intime à l'autobiographie »

Eliane Lecarme-Tabone commente *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir, Foliothèque, N°85, Gallimard, 2000

Ramiro Martin Hernandez « Une héroïne à la mesure d'une autobiographie ». *Dehesa, Repositorio Institucional Universidad de Extremadura*. En ligne, consulté le 29.10.2018. URL : [http://dehesa.unex.es/bitstream/handle/10662/1484/02108178\\_20\\_237.pdf?sequence=1&isAllowed=y](http://dehesa.unex.es/bitstream/handle/10662/1484/02108178_20_237.pdf?sequence=1&isAllowed=y)

Sallenave Danièle, *Castor de guerre*, Gallimard (NRF), 2008.

Schwarzer Alice : *Entretiens avec Simone de Beauvoir* [entretiens deux, cinq et six traduits de l'allemand par Léa Marcou]. Paris : Mercure de France, 2008, 124 p

Pour citer cet article : Marie-Françoise Lemonnier-Delpy, « Fille(s)-mère(s) dans *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir », *SELF XX-XXI*, Journée d'agrégation « Simone de Beauvoir » (J.-L. Jeannelle dir.), 6 octobre 2018, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, URL : <http://self.hypotheses.org/files/2018/11/Filles-mères.pdf>